

Lionel Duvernoy (1)

Lionel Duvernoy, homme de science, et de génie véritable, encyclopédie vivante cherchait une âme ; une âme qui fut sienne, où ses pensées, ses sentiments, ses goûts, ses aspirations, ses enthousiasmes se retrouveraient enfermés, tel qu'en un coffret d'or ; où tout ce qu'il éprouverait se refléterait ; phonographe parfait répétant ses paroles ; idéal introuvable, que depuis des années, aussi malheureux que Byron, il s'acharnait à découvrir. Car il n'était pas banal, Lionel, avec sa belle figure, sa stature d'athlète, ses manières attrayantes, son esprit fin se révélant au dehors par le timbre séduisant d'une voix chaude, mélodieuse, sachant dire.

Lionel savait ce qu'il savait, son érudition profonde ne lui laissait ignorer que peu de choses. Son grand savoir le faisait isoler des masses qui le fatiguaient. La bêtise humaine l'ennuyait souverainement ; il était l'exception sur le cent collectif ; sur cent individus, quatre-vingt-dix neuf sont des niais, donc il était l'homme à plaindre, celui qui voit, qui sent, qui souffre ; qui souffre de l'isolement de son génie, le faisant un peu ressembler au malheureux voyageur égaré dans une contrée sauvage, où tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, paraît étrange, ridicule, à ces incivilisés le regardant avec des yeux surpris, étonnés.

Pauvre Lionel ! Oui, il souffrait de se voir perdu au milieu d'un entourage toujours nombreux qui le recherchait, le cajolait, le flattait. Il était riche, savant, puissant ; on l'entourait, on le voulait ; les femmes se le disputaient. Lui restait charmant, mais impassible et froid ; son bel œil noir était trop profond, lui révélait trop vite la petitesse des caractères, la ruse, le mensonge, l'hypocrisie. La psychologie humaine n'avait pas de secret pour lui.

Au début de sa carrière, il avait

étudié la médecine, il avait vu couper bien des corps, des bras, des jambes, sans vouloir lui-même opérer. De toutes ces boucheries humaines, il avait conclu que pour sauver trois individus, on en faisait mourir six.

Ce problème résolu, il abandonna la science d'Esculape pour l'étude du droit ; là encore, il trouva des mécomptes ; le droit c'était la raison du plus fort ; la justice un mythe. Il se livrerait donc à la sculpture, le marbre froid et dur, il saurait par la seule force de sa volonté, en faire une œuvre d'inspiration sublime.

Il se mit à l'ouvrage, travailla fort et en peu d'années réussit. A l'exposition des Arts, à Paris, il obtint le premier prix pour sa statue de l'Attente. Il eut un succès monstre, on l'acclama dans un délire d'enthousiasme, les hommes l'enviaient, les femmes le couvrirent de monceaux de fleurs. Un prix fabuleux lui fut offert pour son chef-d'œuvre, il refusa, et, tel qu'un mari jaloux, courut s'enfermer avec son trésor.

Comme Pygmalion il se mit à aimer sa statue. Il rêva de ses yeux, de cette bouche, de cette âme, qui semblait s'échapper de ses lèvres : il entendit d'elle les paroles qu'il voulait entendre de l'être aimé, il lui sourit et vécut ainsi du rêve assez heureux pendant quelques semaines ; mais un beau jour, malgré toute la séduction de la déesse, il trouva vides les pièces qu'il habitait. Le mal dont il avait beaucoup souffert le reprit. Il résolut de voyager, il parcourrait le monde, il la trouverait cette âme fraternelle qu'appelaient son âme ; elle existait, mais où ? S'il ne l'avait pas rencontrée en France, pays des lumières, du sentiment, de toutes les grandes idées, n'était-ce pas une utopie d'espérer la trouver ailleurs ? Cependant, poussé par le désir de se sentir compris, il obéit à la force irrésistible qui l'entraînait toujours vers l'inconnu.

Il avait déjà visité le continent européen sans succès, il voyagerait vers le nouveau monde, sol natal des

Atala, des Evangéline. Oui, il irait jusqu'en ces terres lointaines. Avant, toutefois, il verrait l'Afrique ; il voulait étudier toutes les femmes, les blanches, les noires, les jaunes ; trouverait-il plus de noblesse chez les nations sauvages, chez l'être n'étant pas l'esclave des conventions mondaines, nées pour étouffer la droiture des sentiments, rapetisser les natures en les assujétissant à une loi commune, éteignant dans leur âme ces élans spontanés de générosité, de sacrifice, de désintéressement que l'homme du monde appelle exaltation. La civilisation portée à son paroxysme, n'est-ce pas la décivilisation ? n'est-ce pas l'engloutissement de toutes les aspirations, l'obstacle au vrai bonheur avec ses faux préjugés ? n'est-ce pas le berceau des maux de la société, le berceau de toutes les souffrances, les haines, les jalousies de toutes les démoralisations humaines ? C'est le rieur éternel qui fait entendre son cynique ricanement devant la naïveté de la vierge émue croyant encore à la vertu. Ah ! oublier le monde entier, s'enfoncer dans la profondeur des forêts, des déserts, affranchi de toutes les fausses idées d'une société fausse ; être franchement soi, en pressant la main d'une autre soi-même ; oser dire ce que l'on pense, se laisser être heureux, voilà la vraie sagesse !

Ce bonheur, il le voulait : à tout prix il le trouverait. Avec cette détermination, il entreprit ses longs voyages.

Sa première étape fut au Caire ; arrivé à l'endroit où le plus grand des généraux harangua ses soldats, le sculpteur, impressionné, s'arrêta devant la face sinistrement triste du sphinx, monstre de l'antiquité, placé entre les trois pyramides dont la majestueuse grandeur lui forme une garde royale ; dorées des rayons jaunissants d'un ciel où le soleil s'endormait, elles lui parurent d'un faste légendaire.

Le génie des siècles passés le laissait saisi d'enthousiasme. En contemplant la figure morne, le regard sombre du colosse, qui semble reprocher au temps d'avoir enfoui ses griffes dans le sol, d'avoir assoupi sa force en l'enlisant jusqu'au cou, de l'avoir presque désarmé en lui enlevant son prestige d'incompris, Lio-

(1) Cette nouvelle a reçu une mention honorable au Concours Littéraire à l'Alliance Française. — Note de la Rédaction.